

Youssef Chahine

L'amour mieux que la passion

Youssef Chahine, «Jo» pour les intimes, n'est pas seulement l'auteur célèbre de La Terre ou d'Adieu Bonaparte. C'est un drôle d'animal, fougueux, écorché, «un fils de p...», ainsi qu'il se dénomme lui-même. Entre deux avions, il nous a reçu à sa maison de production, au cœur du tourbillon cairote.



Comment peut-on être à la fois de père libanais et de mère grecque, éduqué à l'anglaise, élevé dans la religion catholique, marié à une Française, formé au cinéma hollywoodien et fier de son arabité? Demandez à Youssef Chahine, enfant de la grande Alexandrie. Aucun dogme, aucun tabou ne lui résiste. En pleine furia intégriste, puritaine et anti-israélienne, il montre l'homosexualité et raconte une histoire d'amour entre un juif et une musulmane. «J'ai eu récemment une très dangereuse opération à cœur ouvert; les médecins m'ont formellement interdit de fumer.» Il rit, allume une cigarette avec son dernier mégot. Il tourne actuellement un mélo, tiré d'un roman d'Andrée Chedid, avec Dalida. Il parle d'abondance. Sa voix crépite comme une cataracte du Nil.

«La réalité du monde arabe? C'est le chaos, destructeur, absurde. L'équation est simple: plus il y a de bordel dans les pays arabes, moins le pétrole est cher. C'est clair, et c'est dans l'intérêt des Occidentaux. Le pire, c'est que les gouvernements arabes participent pleinement à ce jeu-là. Il est temps de réagir! Les jeunes ne sont plus dupes des vieilles illusions. Ils voient bien que nous ne cessons de nous faire bafouer au plan diplomatique, que nos énergies sont affaiblies par la collusion des pouvoirs.

«Malheureusement, le fossé des générations ne cesse de se creuser. Les gens d'âge mûr, les intellectuels de ma génération, ont vieilli sans s'en rendre compte, empêtrés dans leurs discours archaïques. Comment peut-on encore parler de la «umma», la belle identité et communauté arabe, fraternelle? Elle n'existe plus, parce que la création d'un Etat artificiel comme Israël l'a définitivement fait éclater? Il est temps d'en finir avec ces mythes et ces slogans boursoufflés. La réalité s'est transformée; il est dangereux de continuer à combattre avec de fausses

armes. Toutes les idéologies, nationalistes ou religieuses, toutes les solutions proposées pendant les trente-huit années d'existence d'Israël, n'ont mené qu'au chaos. Le monde est déchiré par les fanatismes, juif, islamiste, reaganien, catholique - le pape est un réactionnaire inouï! J'ai l'impression qu'aujourd'hui tout divise, plus rien ne réunit. On coupe tout en morceaux, les cultures, les communautés, en fonction de la race, de la langue, de la religion. Ici les coptes et les musulmans, là les sunnites et les chiïtes.

«Il faut inventer autre chose, redonner une importance capitale à l'arme du «verbe», seul moyen de dénoncer l'imbécillité de notre moyen-âge électronique. Car on ne peut pas perdre la prochaine bataille; c'est une question de survie. Les jeunes, moi, tout le monde en a marre de perdre des batailles, parce qu'elles manquent de plan. La stratégie doit être totale, culturelle. Il faut être prêt sur tous les fronts et pas seulement sur le terrain militaire, où les pays arabes — et l'Egypte en particulier — ont lamentablement échoué. Mais comment notre gouvernement peut-il à la fois espérer gagner la prochaine bataille et être en collusion avec les Etats-Unis, alors que ceux-ci ne font rien d'autre que nous fourguer leur ferraille, dans la mesure où Israël est leur partenaire privilégié?

Pour moi, les choses sont de plus en plus claires. La bataille avec l'Occident commence à prendre une dimension plus vraie, plus humaine. L'Occident parle toujours de dialogue, mais il n'en précise jamais la nature. Le vrai dialogue suppose le respect de l'autre, l'élimination de toute forme de rapports de force. Or, pour l'Occidental, cette égalité est problématique, car il se veut volontiers paternaliste, se croit surdéveloppé technologiquement. En fait, et c'est l'ar-

me de l'Orient, les rapports entre les gens sont chez nous beaucoup plus civilisés, moins dictés par l'égoïsme et les intérêts matériels. Bien entendu, je parle ici au plan humain. Au niveau du pouvoir, c'est différent; nos dirigeants croient bien faire en singeant les Occidentaux. L'intérêt national justifie tout. Qu'on tue au nom de Dieu ou d'Allah, c'est pareil, une boucherie. Mais dans tout cela, que devient le dialogue?

Personnellement, à travers mon travail de cinéaste, je tente de dialoguer avec tout le monde, les Américains, les Français, les Arabes. J'entretiens une complicité, non une connivence. Orientée vers le bien, la complicité est plus difficile que la connivence, qui porte sur le mal. C'est un jeu délicat, très risqué. Mais c'est aussi une source de moments extraordinaires, au delà du balancement entre l'amour et la haine.

«Le dialogue ne va pas sans une forme d'universalisme. Quand on me parle de tolérance en Amérique, en Occident, cela me fait bien rire. La vraie tolérance, qui suppose l'absence de toute condescendance ou mise à distance, a été le fait des pays arabes. A preuve, l'Alexandrie de mon enfance où — alors même qu'on massacrait des juifs en Occident — musulmans, juifs et chrétiens «baisaient» en parfaite harmonie.

«En fait, le grand drame, l'origine de tous les maux, c'est la passion. Car elle suppose l'invasion du territoire de l'autre, l'exploitation plus que l'échange, l'agression plus que la compréhension et, au bout du compte, la mort. C'est valable à tous les niveaux, tant dans les rapports interpersonnels qu'interculturels. A l'inverse, l'amour postule le respect et l'acceptation de l'autre. C'est un peu la leçon d' *Adieu Bonaparte*: aimer moins, oui, mais tellement mieux.» ●